

Compte rendu

Ouvrage recensé :

BONNET, Georges, *L'homme sauvé*

par Jacques Doyon

Laval théologique et philosophique, vol. 42, n° 3, 1986, p. 411-412.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/400271ar>

DOI: 10.7202/400271ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

richesse de l'original latin pour distinguer les titres de Marie, de même que dans les expressions : « réconciliez-nous... recommandez-nous... représentez-nous. »

Dans l'étude de la *Royauté de Marie*, sur laquelle il s'étend à juste titre, il se réfère à des études parues à l'occasion de sessions ou de congrès ou publiées en des revues ou rapports de diverses sociétés d'études mariales comme *Estudios marianos*, *Marian Studies*, *Maria et Ecclesia* de l'Académie Mariale Pontificale Internationale de Rome. Qu'il nous permette d'ajouter que la *Société canadienne d'études mariales* a aussi apporté sa contribution à ce sujet, en 1957.

Les quelques pages (88-93) de « Dieu au féminin » mériteraient d'être reprises avec plus d'ampleur dans une étude à part tant elles sont suggestives et ouvrent des perspectives au plan biblique, psychologique aussi bien que spirituel.

Les derniers chapitres sont plutôt « autour » de la personne de s. Bernard, par la réfutation de certaines affirmations à son sujet ou certains aspects particuliers de ses lettres. D'abord son *misogynisme* que certains biographes rattachent à « un état de répression habituelle dans lequel il se serait trouvé toute sa vie durant, depuis son adolescence » (p. 96) en raison de certaines situations scabreuses. Pures légendes dans la mode du temps pour mieux exalter la vertu d'un héros. Quant à certaines expressions qu'on lui prête, rien n'en témoigne dans ses écrits. S'il excellait dans la satire comme il l'a maintes fois prouvé, il ne s'est jamais attardé à le faire au sujet des femmes comme d'autres auteurs de son temps. On ne trouve jamais chez lui des descriptions du ridicule des toilettes féminines. Il parle deux fois des modes de son époque : la première, pour la critiquer chez les hommes d'église : prélats et chanoines ; la deuxième, pour dire que la parure de la femme est un moyen d'exprimer son amour conjugal. Des femmes de la Bible qu'il pourrait incriminer, il parle toujours de façon à les excuser : Ève n'est pas accusée seule. La responsabilité est reportée sur Adam. C'est à sa luxure qu'est attribuée à Salomon sa chute, non à ses épouses et concubines. C'est David qui est coupable d'adultère, non la femme d'Urie. Il parle au contraire avec complaisance des femmes dignes d'admiration : Débora, Judith.

Même s'il n'ignorait pas la littérature profane qui était loin d'exalter et d'idéaliser toujours la femme, c'est par la Bible et la liturgie que s. Bernard a été formé. Sa théologie de la femme en est

donc tributaire. Il ne s'arrête pas tant à des traits psychologiques ou à des problèmes d'anthropologie qu'au rôle qu'elle peut jouer dans l'histoire du salut. Il estime donc la femme, créature et image de Dieu au même titre que l'homme, capable de participer au même salut que lui, de contribuer éminemment à l'œuvre du Sauveur, d'être Mère de Dieu, modèle de bien des vertus, instrument d'œuvres admirables, symbole de l'Église et de l'âme unie à Dieu (p. 128).

À la production de plus en plus abondante de la littérature féministe ce volume apporte un heureux complément de lucidité et d'équilibre.

Henri-M. GUINDON

Georges BONNET, *L'homme sauvé*. Paris, Éditions S.O.S. / Les Éditions du Cerf, 1984 (23.5 × 14.5 cm), 352 pages.

L'auteur a déjà publié deux livres sur la morale chrétienne (Au nom de l'Évangile, quelle morale ? 1978 ; Au nom de l'Église, quelle morale ? 1980). On ne comprendra pas totalement ce dernier livre sans avoir en tête les deux autres. Il enracine en effet sa réflexion sur la grandeur de l'agir moral, grâce auquel l'homme entre en relation avec le Bien. Vouloir tel bien particulier dans telle circonstance, c'est vouloir le Bien tel qu'Il s'offre à nous et nous appelle, à un moment précis : c'est donc s'ouvrir au Bien en totalité et sans restriction. Autrement il manque quelque chose à l'action particulière, qui n'est rien d'autre au fond qu'un pas de plus vers l'accomplissement de mon désir d'infini. Sans le désir du Bien sans limite je ne ferais rien, je ne me déciderais pas à agir. De ce point de vue, rien n'est vraiment banal, tout me parle de l'Absolu que je désire et qui m'appelle.

Or le vrai nom de cet Absolu dans le Bien, c'est Dieu, qui s'est révélé en Jésus-Christ. Cet Absolu n'est donc pas uniquement un idéal abstrait de la conscience, mais un être personnel, l'Amour infini, qui assume une existence humaine afin de donner une valeur divine à cet agir humain qu'il a partagé avec nous et qu'il a mené à sa perfection. Les mots-clés de ce livre sont donc ceux de « Bien » et de « désir » qui se correspondent, et ont pour contenu concret : « Jésus-Christ », incarnation du Bien absolu et personnel qu'est Dieu.

L'existence humaine de Jésus opère un « retournement » de notre existence avec ses

adversités et sa dimension tragique. Jésus tourne en bien le mal qui lui arrive. Bien agir dans l'adversité, avec Jésus et le secours de son Esprit, c'est faire que la haine subie soit source de patience et de pardon... la mort source de vie. Ce « *retournement* » définit la carrière humaine de Jésus, et constitue le modèle et la source non seulement de la vie parfaite ici-bas, mais du salut de l'homme. Être sauvé c'est déjà vivre de la vie du Christ, grâce à son Esprit. Or cela équivaut pratiquement à vivre moralement en chrétien.

De plus, Jésus, incarnation du souverain Bien, ne laisse se perdre rien du bien qu'il a créé et qu'il a voulu réunir en lui, en devenant le chef de l'humanité et celui qui la mène à sa perfection. Le bien appelle le bien. Une bonne action implique dans son projet toute la bonté possible. Celui qui est juste, courageux, patient, disposé à pardonner, a pour projet implicite l'humanité réconciliée au-delà de toutes ses divisions, il est donc « volens, nolens », au cœur du mystère chrétien « car Dieu s'est plu à faire habiter dans le Christ toute la plénitude, et par lui à réconcilier tous les êtres pour lui... en faisant la paix par le sang de la croix ».

La bonne volonté est fondamentale, mais ne suffit pas ; il faut aussi agir comme il faut, selon ce qu'exige la situation, avec toute « *l'exactitude* » dont on est capable. Voilà un autre mot-clé qui revient constamment. Jésus a fait *exactement* ce qu'il fallait faire, a dit les mots justes, au bon moment. Il n'a pas négligé l'action sous le prétexte de la bonne intention. Le bon résultat lui importait au plus haut point. Autrement pourquoi l'incarnation, la vie publique, le choix des disciples, etc. Le salut en ce monde ne se fait pas par des raccourcis faciles. Il passe par le sens de la responsabilité, le développement des sciences et des techniques, l'expérience chèrement acquise au prix de tâtonnements et d'échecs répétés dont on doit ensuite profiter. L'exemple de la générosité de Mélanie qui distribue sa fortune (p. 246, etc.) et prive ainsi beaucoup de gens de leur travail, qui leur procure respect, autonomie, sécurité, est répréhensible à ce point de vue : l'intention est

sans doute bonne, mais l'action ne l'est pas autant. Le salut en Jésus-Christ ne boude pas le savoir, le progrès, la technique, le souci des affaires de ce monde. À ce propos certaines paroles de l'évangile (sur l'argent, le pouvoir, etc.), isolées du contexte et d'autres passages qui les nuancent, sont ambiguës, dangereuses même si elles sont appliquées sans discernement.

Rien de fini ne comble le désir. Un au-delà de ce monde est donc postulé pour que le salut de l'homme soit entier. Cet au-delà est indéfinissable ; il transcende toute limite et signifie la Vie divine Elle-même. Rien de moins ne peut nous satisfaire. Cette « réserve eschatologique » doit toujours être maintenue dans toute entreprise humaine, si noble soit-elle. Jésus-Christ ressuscité est le garant de ce salut entier, après avoir été notre modèle et notre guide pour notre existence ici-bas. Dans notre volonté du Bien, qui nous engageait à bien agir dans ce monde, était aussi incluse la disposition à accueillir le Bien Absolu, si jamais il s'offre à nous en personne. Or telle est la situation du Christ ressuscité et de ses membres : une pleine participation à la gloire de la Vie divine. « Si nous sommes fils avec Lui, nous sommes aussi cohéritiers... ». Voilà ce qui manquait à la pleine définition du salut pour que rien du « désir d'infini » qui définit l'homme ne soit perdu.

Un beau livre sur le désir, où s'articulent bien l'anthropologie, la christologie, l'éthique, dans le but d'élaborer une réponse profonde et nuancée à la question du salut. Un regret : les titres de chapitre n'en annoncent pas assez le contenu. La curiosité n'est pas assez excitée. Mais une fois entré dans le vif de la lecture, on apprécie la profondeur des propos, leur justesse, l'étendue de l'érudition de l'auteur, sa maîtrise de l'exégèse biblique, de l'histoire de l'Église, ancienne et contemporaine, l'intensité de sa foi et de sa charité qui donne à son style chaleur et poésie... Deux lectures valent mieux qu'une, tant le texte est dense, malgré des répétitions. Livre à recommander aux théologiens et aux chrétiens cultivés.

Jacques DOYON
Université de Sherbrooke